

Objet d'étude 1

Le personnage de roman du XVII^e siècle à nos jours (écrit et oral, toutes séries)

- **Document 1**
Lesage, *Gil Blas de Santillane*,
Livre I, Chapitre 1, 1715-1735.

Gil Blas raconte sa vie. Né misérable, il va après de multiples épreuves, égarements et déboires conquérir une noblesse morale et sociale.

De la naissance de Gil Blas et de son éducation.

Blas de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo¹, où ma mère se mit femme de chambre, et mon père écuyer². Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à

1. Ville des Asturies, au nord-ouest de l'Espagne.

2. Ici : serviteur d'une personne de qualité.

faire bonne chère ; et sa prébende¹, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens. Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire ; ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée, et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine ; c'eût été autant d'argent épargné pour lui ; mais, hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en avait de sa vie su les premiers principes ; c'était peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre² le plus ignorant.

- **Document 2**
Hugo, *Les Misérables*, livre III,
« La boue, mais l'âme », chapitre,
« Le cloaque et ses surprises », 1862.

Jean Valjean, après 20 ans passés au bagne (pour un vol de pain et plusieurs tentatives d'évasion), devient un homme respectable, honnête et généreux. Il recueille une orpheline, Cosette, et l'élève comme sa fille ; celle-ci, à 16 ans, a noué une idylle secrète avec le jeune Marius de Pontmercy et son père vient juste de le découvrir. Nous sommes le 6 juin 1832 : une insurrection s'élève à Paris. Les Républicains, qui s'opposent à la Monarchie de Juillet, dressent des barricades. La garde nationale charge et tire. Marius, bonapartiste-démocrate, participe aux émeutes et tombe, grièvement blessé. Jean Valjean l'emporte, inconscient, et pour échapper aux soldats, se réfugie dans les égouts.

1. Prébende : revenus ecclésiastiques.

2. Communauté de chanoines

Il allait devant lui, avec anxiété, mais avec calme, ne voyant rien, ne sachant rien, plongé dans le hasard, c'est-à-dire englouti dans la Providence¹.

Par degrés, disons-le, quelque horreur le gagnait. L'ombre qui l'enveloppait entraînait dans son esprit. Il marchait dans une énigme. Cet aqueduc du cloaque² est redoutable ; il s'entrecroise vertigineusement. C'est une chose lugubre d'être pris dans ce Paris de ténèbres. Jean Valjean était obligé de trouver et presque d'inventer sa route sans la voir. Dans cet inconnu, chaque pas qu'il risquait pouvait être le dernier. Comment sortirait-il de là ? trouverait-il une issue ? la trouverait-il à temps ? Cette colossale éponge souterraine aux alvéoles de pierre se laisserait-elle pénétrer et percer ? y rencontrerait-on quelque nœud inattendu d'obscurité ? arriverait-on à l'inextricable et à l'infranchissable ? Marius y mourrait-il d'hémorragie, et lui de faim ? finiraient-ils par se perdre là tous les deux, et par faire deux squelettes dans un coin de cette nuit ? Il l'ignorait. Il se demandait tout cela et ne pouvait se répondre. L'intestin de Paris est un précipice. Comme le prophète³, il était dans le ventre du monstre.

Il eut brusquement une surprise. À l'instant le plus imprévu, et sans avoir cessé de marcher en ligne droite, il s'aperçut qu'il ne montait plus ; l'eau du ruisseau lui battait les talons au lieu de lui venir sur la pointe des pieds. L'égout maintenant descendait. Pourquoi ? allait-il donc arriver soudainement à la Seine ? Ce danger était grand, mais le péril de reculer l'était plus encore. Il continua d'avancer.

Ce n'était point vers la Seine qu'il allait. Le dos-d'âne que fait le sol de Paris sur la rive droite vide un de ses versants dans la Seine et l'autre dans le grand égout. La crête de ce dos-d'âne qui détermine la division eaux dessine une ligne très capricieuse. Le point culminant qui est le lieu de partage des écoulements, est, dans

1. Providence : dessein divin, destin gouverné par Dieu.

2. Lieu destiné à recevoir les déchets, les immondices.

3. Allusion à Jonas, prophète d'Israël, qui a été avalé par une baleine.

l'égout St Avoie, au-delà de la rue Michel-le-Comte, dans l'égout du Louvre, près des boulevards, et dans l'égout Montmartre, près des Halles. C'est à ce point culminant que Jean Valjean était arrivé. Il se dirigeait vers l'égout de ceinture ; il était dans le bon chemin. Mais il n'en savait rien.

Chaque fois qu'il rencontrait un embranchement, il en tâta les angles, et s'il trouvait l'ouverture qui s'offrait moins large que le corridor où il était, il n'entra pas et continuait sa route, jugeant avec raison que toute voie plus étroite devait aboutir à un cul-de-sac, et ne pouvait que s'éloigner du but, c'est-à-dire de l'issue. Il évita ainsi le quadruple piège qui lui était tendu dans l'obscurité par les quatre dédales que nous venons d'énumérer.

À un certain moment il reconnut qu'il sortait de dessous le Paris pétrifié par l'émeute, où les barricades avaient supprimé la circulation, et qu'il rentrait sous le Paris vivant et normal. Il eut subitement au-dessus de sa tête comme un bruit de foudre, lointain mais continu. C'était le roulement des voitures.

- **Document 3**

- **Malraux, *La Condition humaine*, 1933.**

La Condition humaine relate le parcours d'un groupe de révolutionnaires communistes préparant le soulèvement de la ville de Shanghai.

« Un bon quartier », pensa Kyo. Depuis plus d'un mois que, de comité en comité, il préparait l'insurrection, il avait cessé de voir les rues : il ne marchait plus dans la boue, mais sur un plan. Le grattement des millions de petites vies quotidiennes disparaissait, écrasé par une autre vie. Les concessions, les quartiers riches, avec leurs grilles lavées par la pluie à l'extrémité des rues, n'existaient plus que comme des menaces, des barrières, de longs murs de prison sans fenêtres ; ces quartiers atroces, au contraire – ceux où les troupes de choc étaient les plus nombreuses –, palpitaient

du frémissement d'une multitude à l'affût. Au tournant d'une ruelle, son regard tout à coup s'engouffra dans la profondeur des lumières d'une large rue ; bien que voilée par la pluie battante, elle conservait dans son esprit sa perspective, car il faudrait l'attaquer contre des fusils, des mitrailleuses, qui tireraient de toute sa profondeur. Après l'échec des émeutes de février, le comité central du parti communiste chinois avait chargé Kyo de la coordination des forces insurrectionnelles. Dans chacune de ces rues silencieuses où le profil des maisons disparaissait sous l'averse à l'odeur de fumée, le nombre des militants avait été doublé. Kyo avait demandé qu'on le portât de 2 000 à 5 000, la direction militaire y était parvenue dans le mois. Mais ils ne possédaient pas deux cents fusils. (Et il y avait trois cents revolvers à crosse, sur ce Shan-Tung qui dormait d'un œil au milieu du fleuve clapotant.)

I) Vous répondrez d'abord à la question suivante (séries générales et technologiques)

Vous examinerez à travers ces trois extraits de roman les liens qu'entretiennent les personnages de roman avec les lieux et les milieux.

II) Vous traiterez ensuite l'un de ces sujets

1 Commentaire : Lesage, *Gil Blas de Santillane*.

2 Dissertation : Dans quelle mesure les lieux et milieux de l'action sont-ils déterminants pour caractériser les personnages d'un roman ? Vous réfléchirez à cette question en vous aidant du corpus mis à votre disposition, des œuvres que vous avez lues en classe et de vos lectures personnelles.

3 Écriture d'invention : Écrivez le monologue intérieur de Jean Valjean, durant cette marche dans les égouts parisiens. Vous vous appuyerez sur le paratexte et le texte de Victor Hugo, que vous transposerez (de la narration au monologue) et amplifierez (en développant certains aspects, juste suggérés dans le roman).

Objet d'étude 2

Le texte théâtral et sa représentation du XVII^e siècle à nos jours. (Écrit et oral toutes séries)

- **Document 1**

Corneille, *L'illusion comique*^o, 1660, acte V, scène 6.

Pridamant est venu chercher auprès du magicien Alcandre des nouvelles de son fils Clindor, qui a fui la trop grande sévérité de son père. Le magicien lui montre alors la vie de son fils sous forme de « spectres animés », dans une grotte. Ici, Clindor est devenu comédien, et il vient de jouer une tragédie, dans laquelle il a le rôle d'un personnage tué d'un coup d'épée. Son père croit alors que son fils est réellement mort et il se lamente : mais Alcandre lui dévoile la scène suivante :

(On tire un rideau et on voit tous les comédiens qui partagent leur argent)

PRIDAMANT

Que vois-je ! Chez les morts compte-t-on de l'argent ? 1747

ALCANDRE

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent !

PRIDAMANT

Je vois Clindor, Rosine, ah ! Dieu ! quelle surprise !

Je vois leur assassin, je vois sa femme et Lise !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords

Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE

Ainsi, tous les acteurs d'une troupe comique,

Leur poème récité, partagent leur pratique.
L'un tue et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié,
Mais la scène préside à leur inimitié ;
Leurs vers font leur combat, leur mort suit leurs paroles,
Et sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
Le traître et le trahi, le mort et le vivant
Se trouvent à la fin amis comme devant. 1760
Votre fils et son train ont bien su par leur fuite
D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;
Mais tombant dans les mains de la nécessité,
Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT

Mon fils comédien !

ALCANDRE

D'un art si difficile
Tous les quatre au besoin en ont fait leur asile,
Et depuis sa prison ce que vous avez vu,
Son adultère amour, son trépas imprévu,
N'est que la triste fin d'une pièce tragique
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique, 1770
Par où ses compagnons et lui, dans leur métier,
Ravissent dans Paris un peuple tout entier.

• **Document 2**

**Beaumarchais, Le Mariage de Figaro^o,
acte I, scènes 7 et 8, 1784.**

Le valet du Comte Almaviva, Figaro, va épouser Suzanne, la femme de chambre de la Comtesse. Mais Suzanne plaît au Comte ! Dans la scène 7 de l'acte I, le jeune page Chérubin vient trouver Suzanne et lui demande son aide : le Comte l'a surpris chez une jeune paysanne et veut le chasser du château ! La scène se passe dans la chambre de Suzanne, à demi démeublée » ; au centre, « un

grand fauteuil de malade ». Chérubin fait la cour à Suzanne : rires, courses, poursuites... jusqu'à l'arrivée inopinée du Comte.

SCÈNE 7 (fin)

SUZANNE, CHÉRUBIN

CHÉRUBIN voit le Comte entrer ; il se jette derrière le fauteuil avec effroi. Je suis perdu !

SUZANNE. Quelle frayeur ! ...

SCÈNE 8

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, *caché*

SUZANNE aperçoit le Comte. Ah !... (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE s'avance. Tu es émue, Suzon ! tu parlais seule, et ton petit cœur paraît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, troublée. Monseigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE. Je serais désolé qu'on m'y surprît ; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues ; écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil*)

SUZANNE, vivement. Je n'écoute rien.

LE COMTE lui prend la main. Un seul mot. Tu sais que le Roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro ; je lui donne un excellent poste ; et, comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE. Ah ! si j'osais parler !

LE COMTE la rapproche de lui. Parle, parle, ma chère ; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, effrayée. Je n'en veux point, Monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE. Mais dis auparavant.

SUZANNE, en colère. Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE. Sur le devoir des femmes.